

Une introduction à la Communication Audio-Scripto-Visuelle:

les étapes d'un cours expérimental d'initiation, mené simultanément dans les universités de Montréal et de Poitiers.

par François MARCHESSOU.

L'Atelier du 17 mars consacré à la communication et à l'information, dans le prolongement immédiat de la conférence de Jean Cloutier, s'est ouvert sur la présentation d'extraits de documents vidéo enregistrés à Poitiers. Ces deux interviews de professeurs canadiens francophones et anglophones, illustrent avec franchise et humour les difficultés d'échange, même lorsque la culture abolit toute barrière linguistique, entre deux communautés en quête l'une et l'autre d'une identité culturelle qui ne serait ni un reflet affaibli de l'Europe lointaine ni la simple imitation des modes en vigueur aux Etats-Unis. L'incompréhension vient pour une large part d'un poids de préjugés ou de rancœurs qui tend à se renforcer chaque fois que l'individu anglophone ou francophone, entend le langage quotidien de l'autre, personne ou groupe même dans ses manifestations les plus banales. Telle était la substance des exposés de psycho-linguistique et de socio-linguistique autour desquels s'articulèrent les débats de ce premier atelier.

Les entraves peuvent être source de stimulation lorsque le verbe ne permet pas d'accéder à un dialogue satisfaisant. Ce constat et le besoin d'abolir l'immensité géographique, amenèrent les Canadiens à une assimilation en profondeur des moyens et des langages qu'offraient les découvertes de la photographie, de la cinématographie et de l'électronique.

Les travaux de recherche pédagogique entrepris par Jean Cloutier et Constantin Fotinas à l'Université de Montréal, ont eu pour but d'associer au sein de la même démarche l'initiation concrète aux réalités des langages audi-scripto-visuels et la réflexion critique sur les **média**. Une analyse des attitudes universitaires révélait en effet deux tendances divergentes et exclusives dont le résultat, à l'encontre de ce qui était souhaité et affiché, était d'aliéner effectivement audio-visuel et université. D'un côté en effet, on voulait imposer une technologie éducative véhiculée par des équipements lourds, aussi proches que possible des studios nationaux de radio et de télévision. La surabondance et la complexité devaient apparaître comme des gages de sérieux, comme une appartenance évidente à la sphère rigoureuse des sciences exactes.

L'autre tendance, **diamétralement** opposée, appliquait aux messages audio-visuels les modes d'investigation "a posteriori" que les gammes diverses et parfois disparates de la critique littéraire et des sciences sociales avaient **conçues** pour l'expression livresque et artistique: les messages étaient produits

ailleurs et les clercs en faisaient l'exégèse, essayant de percer les mystères de la création et le subconscient des créateurs. Ainsi les extrêmes de la technicité et de l'ésotérisme s'étaient en fait ligués, en dépit de l'indubitable bonne volonté de leurs promoteurs, pour dissuader la communauté universitaire de s'intéresser à des modes d'expression audio-visuels qui apparaissaient tour à tour sous les traits de Moloch ou sous les voiles d'une subtilité hermétique accessible aux seuls initiés.

Ces démarches procédaient en gros de deux écoles, celles des universités des Etats-Unis pour la technologie, celle des Européens pour l'analyse se voulant raffinée. Les Canadiens, placés au carrefour des deux cultures et sans nier les éléments positifs des deux modes d'approche, étaient mieux placés que quiconque pour entreprendre un effort d'appropriation des langages du son et de l'image.

Le cours expérimental d'introduction à la Communication Audio-Scripto-Visuelle, propédeutique possible des langages audio-visuels, divise le champ de la matière à étudier en quatre secteurs décrits dans quatre protocoles :

- langage verbal et non verbal (*Homme Medium*)
- image et son (*Audio Visuel*)
- graphisme et/ou photographie (*Scripto-Visuel*)
- l'intégration de ces trois langages (*L'Audio-Scripto-Visuel*).

A Montréal comme à Poitiers, les étudiants se répartissent en petites équipes et choisissent à leur gré l'un des trois premiers protocoles. Les responsables du cours ou "facilitateurs" ne dispensent pas l'enseignement mais répondent aux questions de l'équipe et veillent au déroulement matériel des séquences. Chaque protocole s'inspire de la "méthode des projets" de Carl Rogers et s'efforce de donner à la personne le plus d'autonomie possible à l'intérieur du processus d'apprentissage qui se décompose en trois phases: *jeu, projet, mini-recherche*.

Le "jeu" n'est pas un moment de divertissement visant à dissiper les inhibitions et à favoriser une expression libératoire et incontrôlée. Il s'agit plutôt d'une séance de perception pour laquelle le protocole suggère un certain nombre de démarches concrètes, de manipulations, de montages, et propose à chaque étape un questionnaire qui amène à prendre conscience des variables du mode de communication étudié. Ainsi pratique et réflexion, indissociablement unies, permettent à l'équipe d'éclairer concrètement le chemin qui mène du "jeu" à la réalisation appelée "projet"; cette phase exige l'élaboration d'un scénario et sa production. L'aboutissement n'est jamais un exercice où la technique serait une fin en soi. Le but est de soumettre à tous les participants

et aux "facilitateurs", au cours de séances générales une communication préparée et construite et de recueillir leurs avis sur la réception du message proposé exprimé par le verbe et le geste (*Homme Medium*) par un montage vidéographique (Protocole de l'*Audio-visuel*), une bande dessinée ou une affiche (le *Scripto-Visuel*) et enfin par un multi media (*l'Audio Scripto Visuel*).

Le terme de la démarche est l'étude individuelle d'un aspect des langages audio-scripto-visuels découvert au moment du "jeu", entrevu comme un obstacle ou une perspective possible au cours de la réalisation ou suggéré en séance collective. Cette phase est appelée "mini-recherche".

Si la matière étudiée, de par sa nouveauté, suscite l'intérêt voire l'enthousiasme, le cheminement pédagogique n'est point dépourvu d'embûches et l'équipe de Montréal et de Poitiers qui suit l'entreprise depuis ses premiers balbutiements, s'efforce d'éliminer tout ce qui peut masquer les objectifs fondamentaux d'un processus d'auto-apprentissage dont la maturation permettra sans doute l'extension à d'autres disciplines, les langues vivantes en particulier. Les habitudes de la rhétorique universitaire, la fuite dans la verbalisation qui se croit conceptuelle, disparaissent dès que l'action n'est plus là pour motiver la réflexion. Ce défaut observé lors des premières séances de communication tend à s'atténuer lorsque le groupe devient plus hétérogène, lorsqu'enseignants en recyclage et étudiants de diverses provenances sont mélangés, ce qui fut le cas en 1975-76 dans les deux pays.

L'attrait du nouveau, l'ivresse de la découverte d'appareils perfectionnés, l'entrée dans un univers différent, pourraient amener à rejeter l'étude solitaire et nécessairement plus aride de tel ou tel point technique et, à cet égard, l'élaboration des ressources et fiches documentaires qui doivent soutenir le programme, n'a pas encore atteint son plein développement.

Le dernier obstacle est d'ordre institutionnel car l'expérience a dû se plier à ces exigences administratives qui ne font pas obstacle à l'invention mais qui, d'une année à l'autre, doivent codifier la place d'un enseignement dans un cursus déterminé. La volonté d'ouverture par rapport à la matière enseignée et aux personnes en situation d'apprentissage, amène, inéluctablement l'individu à évaluer sa démarche de lui-même et à l'intérieur de son équipe. L'enthousiasme, l'ardeur que suscitent généralement les exercices proposés, la quantité de travail spontanément fournie, poussent les participants à estimer que leurs efforts méritent des notes situées au sommet de l'échelle universitaire, ce qui risque d'attirer sur eux de la part des responsables de l'Institution, le soupçon de facilité ou de malhonnêteté. Des solutions appropriées au contexte canadien ou français ont été trouvées, dans la sépa-

ration de fait des concepts d'évaluation et de notation, ce qui évite de décevoir la ferveur réelle des étudiants sans compromettre la bonne marche des rouages universitaires.

L'expérience fragmentaire de 1973, s'est développée depuis 1974 sous forme de cours réguliers et de sessions intensives accessibles à des groupes divers: étudiants en formation initiale à Montréal et à Poitiers, enseignants et stagiaires de la Formation Continue dans ces mêmes villes, futurs journalistes des états de l'Afrique de l'Ouest à Dakar. Dans tous les cas, des réalisations intéressantes ont vu le jour, et, de l'aveu de la plupart, une clarification s'est produite, balayant certains des préjugés et des clichés qui masquaient la notion d'audio-visuel et la réalité de ses langages. Demain sans doute, d'autres protocoles rédigés à la lumière de ces expériences et de la réflexion critique qu'elles suscitent permettront d'aller plus avant et avec plus de souplesse mais les responsables canadiens et français sont d'ores et déjà assaillis de demandes d'assistance venant de participants qui, après avoir mené le programme à son terme, entrevoient dès maintenant dans leur cadre professionnel la mise en place et la réalisation de modes de communication audio-scripto-visuels.

NOTES

CLOUTIER Jean, La Communication Audio-Scripto-Visuelle à l'Heure des Self-Media, Presses de l'Université de Montréal, 1973.

FOTINAS Constantin, L'Ecole Ouverte, Vers une pédagogie sauvage fondée sur la théorie générale des systèmes ouverts: recherche de développement méthodologique réalisée à l'Université de Montréal.